

Lorsqu'on prépare des bagages pour des vacances, même un dimanche peut s'avérer source de joie. Moi qui n'ai jamais été très amatrice des dimanches, je repousse ces jours-là au plus tard possible le moment de me lever et d'affronter la journée. Ce dimanche-là, cependant, nous nous préparions à partir une semaine. J'étais donc debout et au travail longtemps avant mon heure habituelle. Les oiseaux locaux n'en étaient qu'au milieu de leur refrain que j'avais déjà allumé le fourneau et mis la bouilloire sur le feu. Nous partions au bord de la mer et je tenais à ce que tout soit prêt.

En dépit de notre relative proximité avec la côte et de mes requêtes répétées, nous vivions à Littleton Cotterell depuis un peu plus de deux ans, sans jamais être allées à la mer. Avec la même fréquence, lady Hardcastle acceptait, puis se dépêchait de ne pas mettre sa promesse à exécution. Quand il m'arrivait de lui rappeler cette inaction au cœur de l'hiver, elle répondait : « Je sais bien que j'ai dit que nous irions, mais ne trouvez-vous pas qu'il fait un peu trop froid ? » L'été, elle arguait : « Bien sûr que nous irons... je l'ai promis, n'est-ce pas ? » Et puis, quelque autre projet ou obligation se présentaient inva-

riablement. À la fin juin 1910, je commençais à désespérer de revoir jamais le rivage marin. Ainsi la surprise fut-elle de taille et agréable quand un jour, tout à fait inopinément, lady Hardcastle m'annonça au petit déjeuner qu'elle nous avait réservé des chambres à l'hôtel Steep Holm View de Weston-super-Mare.

—Ce n'est que Weston, je sais bien, et nous devrions sans doute aller plutôt dans quelque station somptueuse du Devon ou du Dorset, seulement l'hôtel lui-même m'a été chaudement recommandé.

—Par qui ? voulus-je savoir.

—Gertie Farley-Stroud. Je lui ai demandé si elle connaissait un endroit amusant où descendre à Weston et elle m'en a cité quelques-uns. Puis elle m'a rappelée plus tard dans la journée pour me dire qu'il nous fallait absolument descendre au Steep Holm View. Apparemment, on le lui a recommandé. Moins imposant que le Grand Atlantic, mais un peu plus élégant et raffiné, lui a-t-on indiqué. « Douillet », je crois que c'est le mot qu'elle a employé.

—Je vois. Y aura-t-il des pommes caramélisées ? Des coques ? Des galets avec « Weston-super-Mare » écrit dessus ?

Elle s'esclaffa.

—C'est très possible. Cependant je crois que les galets peints sont plus une tradition du Nord, non ? Blackpool et Consorts. Il y aura très probablement des fanfares, en revanche, ainsi qu'au moins un orchestre et certainement un spectacle de Pierrot. Et de Guignol, forcément.

—Il y a une jetée, n'est-ce pas ?

—Une « Grande Jetée », me certifient les prospectus.

—Et des promenades à dos d'âne ?

—Il est de notoriété publique que des promenades à dos d'âne sont possibles sur la plage de Weston, oui.

—Dans ce cas, inscrivez-moi, la priai-je. Quand partons-nous ?

—Lundi matin.

Nous étions vendredi.

—Par simple curiosité, repris-je, quand avez-vous fait la réservation ?

—Comment, ma chère ? demanda-t-elle, l'air absent. (Elle s'était déjà emparée du courrier du matin et son attention était ailleurs.) La réservation ? Il y a quelques semaines, je crois. Je me suis dit que cela vous ferait une agréable surprise.

Pour ma part, ce que j'aurais trouvé agréable, c'eût été d'avoir un peu plus d'un week-end pour préparer le voyage, mais je jugeai mesquin de m'en ouvrir à ma patronne.

Ainsi, le dimanche 3 juillet 1910 se passa dans la frénésie inhérente à tous les préparatifs. Les robes du soir furent choisies, ainsi que les robes de l'après-midi et qu'une sélection de tenues pour l'extérieur. Jusqu'à présent, l'été avait été gris et frais pour la saison, et les journaux nous prédisaient, moroses, le même temps dans un avenir prévisible. Et le fait que l'avenir prévisible en question ne s'étende pas au-delà de vingt-quatre heures pour les bureaux des prévisions météorologiques du Met n'empêchait pas les journaux de se morfondre à la perspective d'un énième été fichu. Je glissai donc des imperméables dans les bagages, pour le cas où il pleuvrait, mais m'abstins d'y ajouter bottes et gros manteaux : après tout, nous partions en vacances au bord de la mer, et j'avais bien l'intention de m'opposer à

toute proposition d'excursion qui impliquerait d'arpenter la nature sauvage.

Comme toujours, je reçus aussi l'instruction d'emporter les couleurs et un chevalet portatif – « Pour le cas où une envie irréprensible de peindre me viendrait. » Lady Hardcastle était une artiste accomplie, même si la plupart de ses activités artistiques étaient dédiées à la création de films d'images « animées », et notamment ceux comportant de minuscules figurines fabriquées à la main. Quoiqu'il en soit, elle se sentait démunie si elle s'embarquait dans un voyage vers une destination promettant de beaux paysages sans son matériel à aquarelle.

Il me fut aussi suggéré d'emporter des jumelles, qui pourraient s'avérer utiles à l'observation des oiseaux et aussi des navires qui passeraient en mer ou à l'entrée des quais de Bristol. Je n'avais jamais la moindre objection à l'encontre des jumelles, elles faisaient ressortir en moi le bonheur enfantin d'observer des objets distants qu'on avait l'impression d'avoir à portée de main, grâce à ces lentilles magiques, fruits de la précision allemande.

—Pas besoin d'emporter les clubs de golf, m'indiqua ma patronne. Les terrains sont très jolis, d'après ce que l'on me dit, mais je ne vois pas qui pourrait m'inviter à y jouer. Pensez-vous que nous aurons l'usage de raquettes de tennis ?

—Nous avons de la place dans l'automobile, répondis-je. Elles ne nous encombreraient pas.

—Non, gardons-nous plutôt de la place pour les souvenirs. L'on ne sait jamais sur quelles merveilles nous pourrions tomber.

Plus tôt dans l'année, nous avons reçu une auto flamboyante neuve, dessinée et construite par l'ami de lady

Hardcastle, lord Riddlethorpe – connu de ses amis sous le sobriquet Fishy. Il possédait une équipe de course automobile et avait taquiné le principe de se lancer dans la construction de versions routières de ses modèles de course, l'idée étant d'offrir aux enthousiastes l'exaltation de posséder un moteur puissant dans une machine susceptible d'être également utilisée pour baguenauder dans la campagne l'espace d'un week-end, avec son épouse et tout l'équipement afférent.

Un prototype avait donc été conçu et lady Hardcastle, étant adepte de la conduite et dotée d'une connaissance approfondie des exigences féminines en matière d'automobile – par le fait même qu'elle était une dame, s'était vue attribuer la tâche de le tester. Nous avons donc là un engin fort long, propulsé par un moteur de course qu'avait conçu lord Riddlethorpe en personne. Elle n'avait que deux sièges, mais contrairement à la plupart des autres véhicules de l'époque, les deux sièges, passager comme conducteur, jouissaient d'un compartiment fermé qui les protégeait des éléments. Ayant parcouru nombre de miles dans notre vieille Rover 6, à grelotter sous les horreurs que la météo anglaise pouvait choisir de nous infliger, je considérais cette innovation comme digne à elle seule du prix d'achat.

Son coffre de belle capacité, lui aussi, ne tarderait pas à prouver son utilité. Il devrait y avoir assez de place là-dedans pour accueillir nos bagages et il en resterait encore, comme l'avait mentionné ma maîtresse, pour des souvenirs. Je n'aurais su imaginer quelle sorte de souvenirs nous pourrions bien rapporter de Weston-super-Mare, cependant il était plaisant de penser qu'ils trouveraient leur place si nous les trouvions, eux.

Environ soixante kilomètres séparaient Littleton Cotterell de Weston, et même dans la nouvelle auto – avec sa vitesse de pointe terrifiante de quatre-vingt-dix kilomètres par heure –, le voyage nous prendrait plus de deux heures une fois que nous aurions franchi les embouteillages de Bristol. En conséquence, nous avions décidé d'un commun accord de nous mettre en route aussi tôt que possible afin de profiter au maximum de notre séjour en bord de mer. Miss Jones, la cuisinière de lady Hardcastle, et Edna – dont le titre officiel était femme de chambre mais qui s'acquittait aussi de nombre des tâches dévolues à une gouvernante – avaient reçu une semaine de congé. Il m'incombait donc de m'occuper du petit déjeuner avant notre départ matinal. Le fourneau était allumé, le bacon, en train de frire et j'apportai à lady Hardcastle son plateau de café en chambre, avec une première fournée de pain grillé beurré, afin de la réveiller.

—Bonjour, madame, lançai-je d'un ton enjoué à la masse humanoïde enfouie sous les couvertures.

Un croassement indéchiffrable émergea de quelque part dans la région des oreillers – depuis que je la connaissais, ma patronne avait toujours eu pour habitude de dormir entièrement sous ses couvertures. Une main apparut, qui repoussa timidement le drap et révéla des yeux que la lumière du jour, pourtant encore faible, faisait péniblement cligner.

—C'est une belle journée, annonçai-je. Enfin, lorsque je dis « belle », il faut évidemment remettre le qualificatif en perspective dans le contexte de notre été bien décevant. En tout cas, il ne pleut pas.

—Je sens le café, marmonna-t-elle. Et le pain grillé.

—Le nez élégant de madame fonctionne correctement. J'ai pensé que vous pourriez prendre un peu d'avance sur le petit déjeuner, pendant que je mets la dernière main au reste du repas en bas. Tout sera sur la table dans dix minutes, avec ou sans vous.

J'aurais préféré déposer le plateau sur ses genoux, mais il s'écoulerait encore quelques minutes avant qu'elle ne soit en capacité de se tenir droite et, sachant que le bacon brûlerait si je m'attardais trop, je laissai le plateau par terre, à côté du lit, et me faufilai dehors. Un « Merci, ma chère » enroué me parvint dans l'escalier.

Il fallut vingt bonnes minutes pour servir le petit déjeuner à proprement parler sur la table du salon d'été et quinze de plus avant que lady Hardcastle n'apparaisse en peignoir, bâillant et frottant ses yeux ensommeillés.

—Qui donc a eu l'idée de nous faire lever aussi tôt ? demanda-t-elle en s'asseyant.

—Vous, lui répondis-je. Vous avez insisté pour que nous soyons en route à 9 heures afin de profiter le plus possible de notre temps à « manger des crèmes glacées et patauger dans la mer ».

—Oui, je me rappelle vaguement avoir dit quelque chose d'approchant. Pourquoi ne m'avez-vous pas rembarée ?

—J'ai essayé. Mais vous avez répondu : « Sornettes et billevesées, Florence Armstrong. Nous allons prendre du plaisir et en prendre beaucoup. Nous pouvons être à Weston à temps pour le déjeuner si nous nous pressons. » Et selon vos dires, vous n'auriez aucun problème à vous lever pour le petit déjeuner et un départ à 9 heures. Après quoi, toute protestation de ma part s'est révélée vaine.

—Oui, cela aussi m'est familier. Je devrais prêter plus d'attention à vos remarques.

—Je tente souvent de vous le rappeler, madame, mais vous ne prêtez pas attention à mes remarques.

—Insistez donc plus. Nos bagages sont-ils prêts ?

—Ne manquent plus que quelques bricoles de dernière minute, l'informai-je. Et il me faudra un coup de main pour hisser la malle dans le coffre. J'ai bien peur que ce ne soit une tâche pour deux hommes.

—Nous nous débrouillerons. Mais dites-moi, ce bacon m'a l'air fameux.

Nous attaquâmes notre petit déjeuner en devisant sur les activités à pratiquer en bord de mer.

—Pour ma part, j'ai très envie de déambuler sur la promenade, annonçai-je. Et s'il n'y a pas dans le coin une fanfare qui joue « Tireli-pimpon », je demande à être remboursée.

—Je suis sûre que nous ferons tout cela. Oh, mais... attendez... le plein de l'auto est-il fait ?

—J'ai rempli le réservoir hier pendant que vous bricoliez à l'orangerie.

—Je décrirais plutôt mes activités comme une « création d'histoires animées sur film », me corrigea-t-elle. Mais bricoler, cela me va aussi. Et le niveau d'huile ?

—Niveaux d'huile et d'eau vérifiés. Batterie vérifiée. Pare-brise nettoyé. Vraiment, nous sommes tout à fait prêts.

—Dans ce cas, il ne reste plus qu'à me vêtir de façon plus adaptée à une société polie et nous pourrons nous mettre en route.

Moins d'une heure plus tard, elle était en habits de voyage et nous avons chargé la malle dans l'auto.

Parmi les nombreux et exaltants aménagements ajoutés à l'automobile par lord Riddlethorpe et ses ingénieurs, il en était un qui était tout particulièrement destiné à m'épargner un effort épuisant et le risque de tibia contusionné et autre poignet cassé. Une fois en marche, un moteur à combustion interne est une merveille de technologie moderne qui change l'essence en mouvement. J'étais convaincue que cette invention allait changer le monde, mais seulement une fois qu'elle fonctionnerait. En attendant, l'engin restait un morceau d'acier récalcitrant que l'on devait cajoler et convaincre de se mettre en route, au moyen d'une lourde manivelle qu'il s'agissait de tourner péniblement. Lorsque le moteur avait ainsi été démarré, il arrivait que la manivelle se mette à tourner follement, acquérant ce faisant l'attribut le plus célèbre d'un cygne : elle pouvait vous briser le bras d'un homme (ou d'une femme). Les magiciens de lord Riddlethorpe, donc, avaient ajouté un petit moteur électrique capable de prendre en charge cette opération périlleuse avec la manivelle par une simple pression sur un bouton, m'évitant ainsi tout effort et blessure physiques.

Dès que nous fûmes installées dans la confortable cabine, lady Hardcastle actionna le bouton susmentionné. Le moteur démarra du premier coup. Et nous étions parties pour Weston.

La nouvelle auto portait officiellement le nom de Riddlethorpe Shinatobe, d'après la déesse japonaise des quatre vents. Le compte-rendu qu'effectua lady Hardcastle sur le véhicule débuta par l'affirmation sans détour que personne ne saurait en prononcer le nom, ni

ne connaîtrait la Shinatobe en question pour ceux qui parviendraient à le dire correctement.

Sur quoi, et faute de meilleure suggestion, elle avait nommé l'auto « Phyllis », ne me demandez pas pourquoi. Quel que soit son nom, toutefois, elle roulait sans peine sur la route de Gloucester à Bristol. C'était une invention bruyante, mais au moins le rugissement de son moteur surdimensionné servait-il à avertir les autres usagers de la route de notre approche. Les chevaux, en particulier, semblaient tout à fait décontenancés par son bruit et nous constatâmes une augmentation drastique des occurrences de poings levés et autres réprimandes de la part de leurs propriétaires. Ils n'avaient déjà pas été bien nombreux à apprécier la vieille Rover, il est vrai, mais il y avait quelque chose chez Phyllis qui semblait irriter à peu près tout le monde.

Nous traversâmes le centre-ville sans encombre et ne tardâmes pas à rouler à travers la campagne vers les collines de Mendip et la mer.

— Savez-vous ce que je trouve étrange à propos de Phyllis ? me demanda ma patronne en changeant de vitesse au moment d'entamer l'ascension d'une nouvelle colline. De ne pas avoir à s'emmitoufler pour la conduire. D'un certain côté, tout le fatras de chapeau, lunettes et gants me manque.

— Peut-être, convins-je. Seulement d'un autre côté, plus vaste, le vent, la pluie et le froid mordant ne me manquent nullement. La nouvelle façon est beaucoup plus civilisée.

— Vous avez raison, bien sûr. Oh, ça alors, regardez. Les vaches se couchent. Et vous savez ce que cela signifie.

—Je sais, oui. Cela signifie qu'elles sont fatiguées.

Elle rit.

—Nous nous connaissons depuis bien trop longtemps, commenta-t-elle. Il n'empêche qu'il pourrait fort pleuvoir.

—Il pourrait. Mais j'ai emporté parapluies et imperméables. Nous serons parées.

La campagne défilait en une procession apparemment interminable de haies, de champs et de troupeaux. Le spectacle était étrangement hypnotique et, ainsi bercée, je dus piquer du nez. Car il s'écoula un laps de temps anormalement bref avant qu'un panneau ne nous indique Weston-super-Mare à moins de huit kilomètres.

La ville, quand nous y arrivâmes, nous parut très neuve et très fraîche. Enfant, j'avais visité des villes du bord de mer partout dans le pays — ils étaient peu nombreux, les endroits où le cirque n'était pas passé. Toutefois, mes souvenirs étaient ceux de vieilles cabanes de pêcheur, de marchés proposant la pêche du jour et d'immenses hangars où séchaient les filets. La Weston d'aujourd'hui donnait l'apparence d'avoir été construite de zéro à la fin du siècle précédent par les bâtisseurs qui avaient conçu les faubourgs de Bristol : robustes maisons habillées de pierre nue et grès décoratifs dans les angles et autour des fenêtres.

Je me promis de rechercher le terme idoine pour désigner ces particularités architecturales, quand le cours de mes pensées fut interrompu par un :

—Ouh là ! Mon Dieu, j'espère qu'il n'a rien.

—Qui donc ? demandai-je à l'auteure de l'exclamation, à savoir lady Hardcastle.